

**L'EMPÊCHEMENT À SORTIR DE L'ADOLESCENCE ET À
ENTRER DANS L'ÂGE ADULTE:
POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE SUR UN CAS DE
VIOLENCE EXTRÊME**

Jean-Yves Chagnon

Professeur de Psychologie clinique et de psychopathologie, UTRPP, Université Paris 13,
Sorbonne Paris Cité, Psychologue-Psychanalyste, Expert judiciaire, Bourges (France), membre
du CILA
jean-yves.chagnon@libertysurf.fr

Résumé

L'entrée dans l'âge adulte est constituée par l'intégration plus ou moins réussie du principe de réalité et du principe de plaisir qui conjoint l'assomption des limites sans perdre l'espoir. L'auteur souligne la place de l'infantile, et spécialement du plaisir de désirer (R. Diatkine), plaisir du jeu avec les représentations mentales, dans le devenir adulte. Les fantaisies et rêveries érotiques et grandioses, qui ne cessent pas la vie durant, viennent nourrir les réalisations par essence limitées et qui, à l'entrée dans l'âge adulte, se concentrent autour de « aimer et travailler ». Un cas clinique d'un jeune meurtrier vient illustrer les ratés de ce processus.

Mots clés: Adolescence; Infantile; Plaisir de désirer; Rêverie; Crime.

Resumo

A entrada na idade adulta é constituída, em certa medida, por uma integração bem sucedida do princípio de realidade e do princípio do prazer, que assumem conjuntamente os limites sem perder a esperança. O autor sublinha o lugar do infantil e especialmente do prazer e do desejar (R. Diatkine), prazer do jogo com os representantes mentais, no processo de tornar-se adulto. As fantasias, os sonhos eróticos e grandiosos, que não cessam durante toda a vida, enriquecem as realizações, em sua essência limitadas e que no início da vida adulta se concentram em torno de “amar e trabalhar”. Um caso clínico de um jovem assassino ilustra as derrapagens desse processo.

Palavras-Chave: Adolescência; Prazer; Desejo; Fantasia; Crime.

Abstract

Entry into adulthood consists to some extent of successfully integrating the principle of reality and the principle of pleasure, which, once integrated accept limitations, but do so without losing the quality hopefulness. The author (R. Diatkine) underscores the role of infantility and, especially, of pleasure and desire in the games played with mental representations and with the very process of becoming an adult. The fantasies, the grandiose and erotic dreams that persist throughout life, enrich the paltry nature of actual achievement and at the onset of adulthood are concentrated around "love and work". The clinical case of a young murderer illustrates that process gone awry.

Keywords: Adolescence; Pleasure; Desire; Fantasy; Crime.

« Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « A nous deux maintenant ! ». Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen ». Balzac, Le père Goriot (1834-1835/1996).

« J'ai quémandé, j'ai acheté, le dégoût me saisit quand j'y pense et si je considère l'avenir, je tremble, je m'interroge : cette flamme qui me brûlait quand je m'affrontais à l'immensité du monde, n'en restera t-il vraiment que cette pauvre amertume : tout est fini et bien fini ? Je dois me soumettre à la loi générale ». Schnitzler, Le chemin solitaire (1904/1989).



La mise en tension de ces deux extraits littéraires me permet d'illustrer ce qui me semble caractériser la fin de l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte : se soumettre à la loi générale et garder de son enfance et son adolescence l'esprit de conquête qui sous tend les élans amoureux et sociaux. Se soumettre à la loi générale, ce que le héros de Schnitzler a différé et ne consent qu'au moment où son fils a 20 ans, c'est « donner au principe de réalité une qualité supplémentaire, celle pour l'individu de pouvoir s'inscrire dans l'ordre des générations » (Alléon & Morvan, 1995, p. 2201) ; c'est assumer l'angoisse de castration et de mort. « A nous deux » c'est conserver intact l'enthousiasme de l'enfance et de l'adolescence et croire à des lendemains glorieux. L'entrée dans l'âge adulte, ce que d'aucuns appellent le processus d'adultisation (Alléon & Morvan, op. citées), me paraît donc être constituée de ce mixage plus ou moins heureux du principe de réalité et du principe de plaisir qui conjoint l'intégration des différentes tendances de la personnalité soit l'assomption des limites sans perdre l'espoir, les fantaisies et rêveries grandioses, qui ne cessent pas la vie durant, venant nourrir les réalisations par essence limitées et qui, à l'entrée dans l'âge adulte, se concentrent autour de « aimer et travailler ».

Mais je centrerai mon exposé sur les avatars et ratages de ce processus d'adultisation, avatars constitués par certains passages à l'acte dont les conséquences aboutissent, comme dans le jeu de l'oie, à un passage plus ou moins long à la case prison, ce qui n'est assurément pas le meilleur moyen pour commencer sa vie d'adulte. Je vais donc vous présenter un cas clinique issu de ma pratique expertale où le passage à l'acte meurtrier vient malheureusement clore une longue série d'actes qui, non contenus tant par un psychisme que par un environnement défaillants, ont abouti au drame. Ce faisant nous verrons comment l'incapacité du sujet à déplacer ses investissements pulsionnels primitifs, à conjointre un travail de rêverie et la mise en œuvre de réalisations aptes à soutenir son narcissisme ont contribué à la dérive criminelle de l'intéressé.

Une Illustration Clinique

Je rencontre Bertrand, 21 ans, dans le cadre d'une expertise psychologique alors qu'il vient d'être incarcéré suite à sa mise en examen pour homicide volontaire : en compagnie de son meilleur ami il a tué une connaissance de la petite bande de jeunes gens désœuvrés qu'il fréquentait. Il accepte le principe de l'expertise et y participe à sa mesure, celle d'un sujet aux moyens de mentalisation et de verbalisation, c'est-à-dire

de mise en mots et d'expression de ses pensées et ses émotions, assez fluctuants. Au début de l'entretien sa mimique est lisse et il montre et verbalise peu de sentiments, du moins dans leurs formes nuancées, mais ensuite il se laisse davantage aller. Les affects de détresse sous jacents sont d'abord réprimés, sinon ils sont envahissants et désorganisant, et Bertrand ne les libère que par le biais de la contenance proposée. Il s'agit d'un sujet en grande souffrance psychique, mais une souffrance masquée pour la honte, la déchéance, la déception, en bref la dépression narcissique qu'elle comporte, et ce à l'aide de mécanismes à la fois comportementaux et addictifs installés dès le début de l'adolescence.

Bertrand est le fils unique d'une femme et d'un homme qui n'ont jamais vécu ensemble. S'il se présente comme étant de père inconnu (il porte le nom de sa mère), il reconnaît assez facilement l'importance que celui-ci tient par le négatif : *je sais que mon père m'a toujours manqué*. Ce dernier aurait été un ouvrier étranger avec lequel la mère aurait eu une liaison et duquel elle se serait retrouvée enceinte avant qu'il ne reparte dans son pays. Cette absence physique de père et de présence paternelle dans sa petite enfance a pesé lourd dans la construction de son psychisme, et le « défaut » d'identifications masculines-paternelles origine vraisemblablement un refus conscient et précoce de la loi, des règles et des interdits, alors que son comportement difficile qui le confrontait progressivement à des instances « fortes » montrait sa quête inconsciente d'une contenance d'essence paternelle, plus qu'une simple loi symbolique, de « bras » susceptibles de le contenir et le limiter. Il a d'ailleurs, un temps, pensé s'engager dans l'armée, plus précisément la légion étrangère, indice de cette quête paternelle virile structurante.

Il fut donc élevé par sa mère et sa grand-mère maternelle, dans un univers essentiellement féminin : il est vraisemblable qu'une trop grande proximité physique et affective à valeur incestueuse, tant avec la mère (il se souvient d'avoir dormi tardivement avec elle), qu'avec la grand mère ait accompagné le manque de tiers paternel, faisant le lit d'une excitation pulsionnelle excessive, difficilement contenue, retenue, canalisable et socialisable par un psychisme assez tôt défailant dans la mise en place de limites internes et externes. Il évoque donc une grand-mère aimante et « chouchoutante » mais ne mentionne pas le grand père paternel ce que je lui fais remarquer : *c'était difficile avec lui, il fallait être droit, pas faire de bêtise, c'était l'ancienne école*. La suite montrera que le tiers d'essence paternelle (grand père, mais aussi « beau-père ») est pour lui un gêneur et un persécuteur plutôt qu'un allié et une cible identificatoire digne d'intérêt. Sa mère aura bien eu des aventures et quelques



amis ce qu'apparemment et paradoxalement il recherchait consciemment (*j'ai toujours apprécié que ma mère ait un copain, j'étais pas jaloux*) mais un seul homme, alors qu'il avait 7 ans, partagera leur vie durablement (3 ans) sans laisser de traces très valables : *ça s'est passé trop vite avec ce gars là mais plus ça allait, plus ça allait mal. Il était con.... Ça s'est mal terminé avec ma mère, il l'a insultée, il lui piquait de l'argent. Avec moi ça s'est pas bien passé, il me laissait, il me mettait à l'écart.* On voit ici toute la déception et l'ambivalence de l'intéressé, assez typique de ces pathologies de la dépendance, où ce qui est quêté d'une main est refusé de l'autre. S'il estime ne pas avoir manqué de « cadre » apporté par sa mère il semble bien que son désir, sa toute puissance mégalomane infantile non barrée, non « castrée » ait très tôt eu valeur de loi, pour contre-investir un narcissisme « d'écorché vif » : *je me foutais de tout, je voulais qu'on me laisse tranquille. J'étais hypersensible, méfiant, indiscipliné...*

Mais cette occasion manquée avec cet homme est aussi l'occasion d'évoquer l'apparente instabilité maternelle : Bertrand aurait en effet vécu, au moment de la rencontre, chez sa grand-mère maternelle, et la mère l'aurait repris brusquement pour aller s'installer avec cet homme, le mettant lui devant le fait accompli. Il aurait donc été *balloté* pendant son enfance entre sa mère (elle-même en conflit avec son père) et sa grand-mère, discontinuité qui n'exclut pas des moments de grande complicité, voire les met en relief. Pour autant alors que les conflits avec sa mère semblent avoir été majeurs, il tend à atténuer et réprimer la portée de sa rancœur à son égard, comme d'ailleurs les sentiments affectueux qu'il lui porte. Il lui en a donc voulu sur certains points mais il annule aussitôt cette évocation, par angoisse de perte, d'où un discours apparemment très contradictoire : *je lui en ai toujours voulu ... Je l'aime mais j'arrive pas à lui dire. Je lui en veux pas. Elle était toute seule à m'élever. Je lui en veux pas.* Par la suite, et lui en marque le début à l'adolescence, c'est-à-dire quand la menace incestueuse devient réalisable, il ne peut plus faire preuve de démonstrations affectives y compris verbales et en souffre : *j'ai jamais dit « je t'aime » à ma mère, j'y ai jamais fait trop de câlins, dit bonne nuit, dès 14 ans, c'était toujours forcé, j'ai jamais trop aimé.* Or c'est cette grande difficulté à pouvoir tolérer des conflits d'ambivalence et à ressentir et exprimer ses émotions (trop féminisantes) qui donne lieu à une grande tension intérieure qui ne trouve à se décharger que dans le comportement agité. Enfin, en dernier ressort il souffre (encore) d'une énurésie, symptôme somatique insistant, cicatrice de l'appétence infantile régressive, synonyme pour lui de honte, de déchéance, et dont il refuse à brève échéance de parler avec sa mère ou avec des médecins ou encore un psychiatre pourtant consulté : *c'était des galères, des prises de*



tête avec ma mère. On m'a toujours dit que c'était dans ma tête, elle m'a même dit que je le faisais exprès. Je voulais pas en parler. J'étais survolté, fallait me laisser tranquille avec ça. Aujourd'hui c'est toujours le cas. J'ai peiné à m'ouvrir.

En ce qui concerne sa scolarité il n'en a que de vagues souvenirs (*vite fait*) et l'imprécision de ceux-ci s'associe d'ailleurs au flou concernant son lieu de résidence. S'il n'avait pas de soucis majeurs pour apprendre en primaire il aurait cependant été *dissipé tout le temps*, dissipation aggravée au collège. *Je me souviens qu'à partir du collège, ça part dans tous les sens, à partir de la 6^{ème} du fait que j'ai redoublé, j'ai commencé à fumer et à boire à 13-14 ans.* Que se passait-il ? *Je faisais tout ce qu'il fallait pas, je faisais des bêtises. Je fumais, je fuguais.* Pourquoi ? *Les autres, les fréquentations avec des personnes plus âgées que moi, des grands.* Il a ainsi l'intuition de l'idéalisation des « grands » qui deviennent le modèle à suivre pour se donner une consistance, une réassurance narcissique, une illusion de liberté et de force, face à ses contraintes internes, son sentiment de petitesse (castration, honte) et son incapacité à rêver des projets d'avenir : *les grands, on se dit c'est bien ce qu'ils font, je me sentais bien avec les grands.*

A la suite de son redoublement de la 6^{ème} il commence donc un itinéraire « psychopathique » assez classique fait de renvois, d'échecs, de ruptures et de passages à l'actes répétitifs dont certains délictueux. Il fréquente 4 collèges et lycées desquels il est exclu avant d'être alors orienté dans un BEP qui ne lui plait pas, et qu'il quitte en cours d'année à 18 ans. Très tôt apparemment il se met à boire et à fumer (il arrive *bourré en classe*) et surtout à sécher les cours : *je foutais rien, je séchais, je pensais que c'était mieux, j'allais faire du vélo, du BMX.* La contrainte immobilisante et passivante du cadre spatio-temporel, du règlement également, lui est intolérable du fait de ses défaillances psychiques, il ne trouve comme solution que le recours mégalomane de l'évitement (faire ce qui lui plait), recours dont le libre choix ne doit pas abuser : il s'agit bien d'une solution défensive extrêmement coûteuse, mais non délibérée même s'il la revendique comme telle, face à son malaise de fond. L'école (et le travail intellectuel) ne lui plait pas car elle ne lui procure aucun plaisir de fonctionnement et ne lui rapporte pas d'amour propre, au contraire elle le met passivement en échec, donc il va faire activement ce qu'il faut pour en triompher, tout en s'auto-sabotant. Il en est maintenant conscient et il en souffre davantage puisque l'échec auto-infligé n'a fait qu'accentuer son sentiment de nullité : *je pleurais, même encore maintenant. J'avais envie de me suicider, de sauter d'un pont, de me pendre...* En contre partie il *voulait entrer à l'armée, la légion, avoir un encadrement. J'adorais le*



sport, la découverte, c'était un domaine qui me plaisait (il associe alors sur la photo de son père en tenue sportive).

On ne peut que s'étonner que son comportement agité au collège puis au lycée n'ait pas donné lieu à des signalements qui auraient pu, peut être, amorcer une prise en charge plus conséquente et plus « cadrante » que celle d'un simple entretien pédopsychiatrique d'ailleurs non suivi d'effets (pas de demande !). Il aurait cependant vu également une assistante sociale mais cet entretien se solde par un nouveau *pétage de plombs* et l'environnement le « lâche » sans trop se questionner, c'est-à-dire l'abandonne, précipitant ainsi la dérive, franchement délinquante cette fois. Mineur, il est alors plusieurs fois mis en cause pour des délits divers (vol de scooter, vol de sac à main, cambriolage) et à chaque fois il s'en sort avec des amendes (*ma mère payait et moi j'étais dehors tranquille...*). La mère aurait, au moins une fois, fait appel à un tiers, à savoir son frère, suite à un vol : les deux hommes se seraient battus et Bertrand aurait mis un *coup de boule* à son oncle. Pendant toute cette période, et ce jusqu'à 19 ans environ il fréquente donc assidument sa bande de copains et boit et fume avec eux. Les « grands » dont il a fait état, ses « fréquentations » étaient les grands frères de son ami d'enfance avec lesquels il se *sentait bien*. La fonction antidépressive, euphorisante et anesthésiante de ces comportements addictifs en apparence festifs apparaît bien, en même temps que la bande, le groupe lui fournit un cadre de substitution « fraternel » basé sur une affiliation très particulière : la plupart de ces jeunes étaient en mal de pères.

Pour des raisons pas très bien élucidées, il rompt brutalement avec ses fréquentations, ses conduites addictives, et se met à travailler en intérim. Apparemment en premier lieu dans l'entreprise de l'oncle déjà cité avec lequel l'entente était toutefois difficile, puis dans d'autres entreprises ou usines toujours pour de petits temps. S'il ne se sent pas, à ce moment là, persécuté par les « chefs » il reste cependant « maître du jeu » et peut partir impulsivement quand ce travail ne lui plaît pas. Toutefois il semble alors « s'acheter une conduite » décrivant un mode de vie plus qu'aseptisé : il fait du sport, de la randonnée, du vélo, de la musculation, entretient le terrain de sa mère, sa grand-mère, un voisin, mais reste très seul. Que ce soit à cette époque là, ou plus récemment, il n'a d'ailleurs jamais eu de liaison féminine durable malgré son désir. Il a déjà eu des relations sexuelles très furtives lors de fêtes mais ne pouvait pas rester avec ses amies, toujours selon lui du fait de son énurésie : *je cherchais jamais à rester longtemps avec elles. J'aurais bien voulu être amoureux, j'ai revu y'a pas longtemps une fille qui me plaisait. Je la connaissais de quand j'étais*



petit, elle est devenue très belle. Elle aurait bien voulu mais je lui cachais mes sentiments, je pouvais pas lui dire. J'en ai pleuré, tellement j'étais triste. Je peux pas lui dire mon truc (l'énurésie) comme ça. C'est encore pire que de dire que j'ai le SIDA. Ce symptôme, même s'il « l'handicape » légitimement, lui permet de focaliser, de retenir et circonscrire son angoisse de castration et surtout son malaise narcissique et relationnel, tout en servant son évitement et lui évitant d'avoir à se questionner ; c'est aussi tout le processus d'adolescence d'intégration d'une identité sexuée confiante et de séparation-individuation d'avec les parents et d'ouverture concomitante vers le monde extérieur, de subjectivation, que ce soit au niveau affectif, amoureux, sexuel et amical, social, professionnel, qui est en panne, faute d'assises narcissiques suffisantes.

Mais ses « bonnes résolutions », probablement factices car le malaise interne n'est en rien transformé par celles-ci, ne vont tenir qu'un temps et à 20 ans il renoue avec ses anciennes connaissances et reprend de plus belle son mode de vie oisif centré sur l'addiction. *Après c'est un an de galère.* Au plus fort de celle-ci il désinvestit la réalité extérieure et se désinvestit lui-même dans un processus auto-aggravant et suicidaire typique : *j'en avais rien à foutre de ma vie, ça rimait juste avec drogue - alcool - boire - fumer. J'en avais marre, j'ai essayé de faire des efforts, ça n'a jamais marché, j'en avais ras le bol. Ça fait 21 ans que ça me prend la tête, que mon problème me prend la tête, depuis ma naissance...*

C'est dans ce contexte que le drame s'est produit avec la victime, un jeune homme un peu plus âgé tout juste sorti de prison mais venant d'être père et « jouant » les durs auprès de lui et sa bande. Lors d'une soirée habituelle de beuverie ce dernier s'en serait verbalement pris à son ami et là ils l'auraient roué de coups avant de lui donner des coups de couteau mortels. Le déclencheur de la violence réside dans le « mal parler » de la victime qui se serait vantée, aurait essayé de se faire passer pour un « caïd », ses propos venant « toucher », « blesser » le narcissisme hémorragique des intéressés, qui se sont crus obligés de « laver » leur honneur dans ce passage à l'acte rageur. La « redescente » est ensuite douloureuse : *j'allais pas bien, j'étais pas bien dans ma peau, j'avais un gros mal être* et depuis son incarcération il reste déprimé, plus exactement son clivage interne le fait osciller entre dépression et maintien d'un espoir resté engagé dans des illusions infantiles (comme faire plaisir à sa mère) dont le dégagement insuffisant n'a fait que creuser le poison de la déception et de la perte d'estime de soi. Comment se sent-il ? *Maintenant j'en ai rien à foutre. Je suis dans une période d'hésitation : assumer – pas assumer. D'un côté je voudrais être*



fier pour ma mère, qu'elle voit que je peux faire quelque chose. D'un autre côté j'hésite à me foutre en l'air. J'ai envie de passer à l'acte, j'ai envie de partir dans la facilité, ne plus penser à rien. Et l'avenir ? Je l'imagine bien. Je vais assumer ce qui m'arrive, montrer ce que je suis capable. Au fond de moi, je sens que je suis capable, trouver l'envie, essayer de travailler. Mais quand mon avocat me dit 15 ou 20 ans, j'ai envie de tout péter. Je me prends tout sur la gueule, d'un coup comme ça. J'ai envie d'avoir une belle vie, mais j'ai jamais pu.

« J'ai envie d'avoir une belle vie, mais j'ai jamais pu » ou comment rater son entrée dans l'âge adulte par défaut d'élaboration de la latence et de l'adolescence, insuffisance du dégageant des liens maternels infantiles, les réinvestissements pulsionnels attendus vers un objet d'amour adéquat ou vers une réalisation professionnelle accomplie s'étant perdus dans l'addiction et les passages à l'acte malheureusement non contenus. Je n'épiloguerai pas longtemps sur la faillite de l'environnement lui même défailant malgré l'intensité des appels à l'objet compris derrière les « recours » à l'acte, l'absence de réponse thérapeutique abritée derrière l'absence de demande manifeste participant de la trajectoire délinquante (Chagnon & Houssier, 2012).

Pour conclure avec ce cas on voit comment la dimension transgénérationnelle, les conditions de la venue au monde de Bertrand, les discontinuités relationnelles précoces, l'absence de père, la pérennité de son énurésie, ont pesé sur la constitution d'un psychisme fonctionnel, c'est-à-dire apte à traiter les excitations pulsionnelles, à les orienter vers des satisfactions directes ou sublimées tenant compte des réalités externes. Comme souvent dans ces cas de figures, l'adolescence vient révéler l'inélabore de l'enfance et le maintien d'une dépendance aux objets externes, dépendance radicalement conflictualisée à l'adolescence dans ce que Kestemberg (1999), puis Ph. Jeammet (1990, 2000) ont décrit comme antagonisme narcissico-objectal. La constitution des assises narcissiques, d'une cohérence et sécurité intérieure suffisantes, d'une identité masculine fiable sont altérées et ne permettent pas le dépassement du conflit œdipien dans sa version incestueuse. De fait la constitution d'identifications secondaires stables, l'introjection d'un Surmoi protecteur et d'un Idéal du Moi tempéré, ouvert vers des satisfactions pulsionnelles à venir, sont défailtantes, le travail de latence ne pouvant donner une épaisseur au fonctionnement psychique d'où les régulations agies. Dès lors le narcissisme ne pouvant s'alimenter du dedans a dû trouver à s'alimenter au dehors par des conduites agitées, musclées, puis de franche opposition. Alors que son psychisme défailant, tant en première

topique (préconscient) qu'en seconde topique (Moi-Surmoi), ne lui permettait pas de contenir son excitation et de se dompter, se socialiser, cela ne laissait dès lors pas d'autres possibilités à Bertrand que la constitution d'un Moi idéal mégalomane pour renflouer son estime de lui et se créer une identité de (faux) dur insensible, les conduites addictives anesthésiant le désespoir. Ce faisant il était dans l'impossibilité d'organiser ses désirs amoureux ou professionnels en un projet tout à la fois prometteur et accessible lui permettant à terme de réaliser des buts de vie. Il est possible que ces aspects aient été tempérés pendant l'enfance et n'aient éclos qu'à l'adolescence, quand le renforcement pulsionnel pubertaire violent par essence se conjugue à la déflation narcissique ordinaire, non tempérée par le développement de fantaisies, de rêveries d'avenir, de « lendemains qui chantent » équilibrant la déception.

La Post Adolescence et L'entrée dans L'âge Adulte: Le Rôle de L'infantile

Discuter de l'entrée dans l'âge adulte implique de discuter de la question de la fin du processus d'adolescence, ce qui ne signifie pas à l'issue de celui-ci qu'il faille perdre l'enfant et l'adolescent en soi, au contraire. La plupart des auteurs ayant théorisé le processus d'adolescence ont d'une manière ou d'une autre proposé un « découpage » séquentiel de celui-ci soit en termes d'âges, d'étapes, de tâches ou de problématiques plus ou moins spécifiques à élaborer à différents moments de l'adolescence : réveil de l'Oedipe devenu pubertaire (Gutton, 1991), position de repli narcissique centrale (Vincent, 1988), réactivation de la position dépressive et nouveau choix d'objet (Emmanuelli, 2005). De l'élaboration de ces différentes problématiques organisées autour de deux axes distincts mais conjoints -intégration d'une nouvelle identité sexuée, travail de séparation/deuil d'avec les objets infantiles-, subsumés sous l'appellation contemporaine de « processus de subjectivation (Cahn, 1998 ; Richard, 2001), dépend l'issue de l'accès à une certaine maturité adulte.

Deux colloques furent consacrés en France à la post-adolescence et au devenir adulte (Alléon, Morvan, Lebovici, 1985, 1990) dont l'essentiel des travaux a été résumé par O. Falque (2000). C'est à cette occasion, semble-t-il, que S. Lebovici proposa le concept d'adultisation repris par A. M. Alléon et O. Morvan (1995). Enfin la revue *Adolescence* consacra à cette question un numéro intitulé : « Commencer sa vie d'adulte » (2000).



En introduction de ce numéro C. Chabert propose « d'assigner à l'entrée dans l'âge adulte les deux objectifs que donne Freud à l'entreprise analytique : aimer et travailler » (Chabert, 2000, p. 376). Il s'agit pour l'auteur de « trouver sa place dans le monde, aussi bien dans le champ social que dans le champ privé », ce que dessine le « À nous deux » de Rastignac. C. Chabert insiste alors sur l'importance du mécanisme de déplacement d'investissements qui permet le décentrement et « témoigne, dans son essence et son efficacité, d'une dynamique vivante à tout processus de changement » (p. 376). Il faut pouvoir se dégager des relations aux objets d'amour originaires, alors que les nouveaux ne font souvent que dupliquer tragiquement l'infantile, et s'engager dans des voies nouvelles permettant la réalisation des processus créatifs à travers une activité professionnelle, amoureuse, parentale. Si ce déplacement d'investissement repose pour une part sur le renoncement et la reconnaissance de la perte des objets infantiles, auxquels restent cruellement attachés les « fragiles de la séparation » qui refusent de grandir parce qu'parasités par l'angoisse de perdre leur enfance, il ne s'agit pour autant pas de perdre mais d'intégrer et « d'accueillir l'enfant que nous avons été afin de rester en contact avec lui » (ibid., p. 378).

Dans la même direction, Ph. Jeammet (2000, p. 426-427) propose de penser l'adultité comme un mode de fonctionnement asymptotique caractérisé par le développement d'une capacité d'autonomie et d'activité réflexive permettant une distanciation par rapport à soi et aux autres. Il s'agit d'intégrer et de transformer ce qui vient du ça, de l'enfance et non de les réprimer. « Le fonctionnement adulte résiderait ainsi dans cette capacité du Moi d'être en contact de ce qui demeure en chacun d'infantile (...) tout en s'adaptant à la réalité externe et avant tout à la présence d'autrui, certes notre semblable et auquel on peut s'identifier, mais radicalement autre c'est-à-dire porteur d'une subjectivité propre et d'une différence inaliénable (...) Mais un Moi adulte n'est pas nécessairement un Moi défensif ou rigidifié dans ses défenses de caractère ou ses identifications figées, mais un Moi capable de se laisser surprendre par les émergences de l'infantile, d'accueillir les élans internes comme les nouveautés venues de l'extérieur sans immédiatement se sentir submergé et se vivre menacé de débordement (...) Le risque est grand dans le cas contraire de voir l'adulte se dessécher et se couper de ses racines pulsionnelles vivantes, nécessairement toujours liées à l'enfance, de façon certes plus ou moins déplacée, mais dont le lien à l'infantile garantit la vitalité ».

A la suite de R. Diatkine, j'insisterai sur le rôle méconnu dans ce processus du plaisir de désirer ou encore de la capacité de rêverie du sujet (Diatkine, 1985, 1994 ; Chagnon, 1999). La capacité de rêverie du sujet, construite par analogie avec la capacité de rêverie de l'objet (Bion, 1979/1962), participe du registre de l'illusion qui sous tend toute la vie psychique. Celle-ci fait le pont entre la réalisation hallucinatoire du désir, le processus primaire et le processus secondaire : elle permet de garder intact la capacité de s'enthousiasmer, de garder espoir devant les limites inhérentes à tout choix et tout investissement (amoureux ou professionnel) frustrant par définition. Elle permet, dans les bons cas, d'équilibrer le déplaisir de l'attente, de la non-satisfaction immédiate des désirs, de garantir « des lendemains qui chantent » face aux désillusions et déceptions que comporte l'adolescence. La nécessité de composer avec l'altérité de l'objet, autre sujet différent de l'objet « absolu » de l'enfance construit à partir de l'hallucination primitive, implique en effet un renoncement déprimant, s'il n'était équilibré par la capacité de rêverie. Celle-ci s'est organisée pendant la latence par transfert de la réalisation hallucinatoire primaire vers le plaisir de désirer, plaisir secondaire du jeu avec des représentations imaginaires. Mais, R. Diatkine y insistait, celles-ci véhiculent des désirs conscients érotiques et grandioses, issus des désirs primitifs refoulés, mais indicibles, qui permettent justement de supporter la limitation et de planifier l'action avec enthousiasme. A l'appui de sa démonstration R. Diatkine citait souvent Freud qui dans « le créateur littéraire et la fantaisie » (1908/1985) avait parfaitement entrevu le processus qu'il ne théoriserait que dans les « Formulations sur les deux principes du fonctionnement mental (1911/1984) : « Supposez le cas d'un jeune homme pauvre et orphelin à qui vous aurez donné l'adresse d'un employeur, chez qui il pourra peut-être trouver une place. Chemin faisant, il pourra se bercer d'un rêve diurne décrivant la manière dont il échappe à sa situation à point nommé. Le contenu de cette fantaisie sera par exemple qu'il est accepté, qu'il plaît à son nouveau patron, qu'il se rend indispensable dans l'entreprise, qu'il est intégré à la famille du maître, épouse la ravissante fille de la maison et qu'ensuite il dirigera l'entreprise lui-même, d'abord en tant qu'associé, ultérieurement en tant que successeur. Ce faisant, le rêveur a remplacé ce qu'il a possédé pendant son enfance heureuse : la maison protectrice, les parents aimants, et les premiers objets de ses tendres inclinations. Vous voyez sur un tel exemple comment le désir utilise une occasion du présent, pour ébaucher une image d'avenir d'après le modèle du passé » (Freud, 1908/1985, p. 39-40). Faut-il avoir un modèle du passé : c'est probablement cette incapacité à jouer avec des représentations mentales et à rêver d'un avenir glorieux qui lui échappait sans



cesse à l'adolescence que Bertrand n'a pu trouver d'autres régulations que l'addiction puis les passages à l'acte répétitifs pourtant longtemps en attente de contenance par l'extérieur.

Je terminerai en soulignant que la rêverie ne peut à elle seule soutenir le narcissisme d'un sujet encore dans l'obscur cheminement d'une carrière à venir si le *socius* ne lui donne pas les gages de la réalisabilité de son désir. Ainsi la permanence des taux de chômage effarants de nos sociétés modernes ne permet plus à nos jeunes sujets démunis d'espérer et l'on peut dire d'un tel système qu'il est adolescenticide et criminogène, mais ceci mériterait d'autres développements.

Références Bibliographiques

- Alléon, A. M., & Morvan, O. (1995). La psychopathologie de l'adolescence. In Lebovici S., Soulé M., & Diatline R. (dir.), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (t. 3, ch. 132, pp. 2201-2213). Paris: PUF.
- Alléon, A. M., Morvan, O., & Lebovici, S. (1985). *Adolescence terminée, adolescence interminable*. Paris: PUF.
- Alléon, A. M., Morvan, O., & Lebovici, S. (dir.) (1990). *Devenir adulte*. Paris : PUF.
- Balzac (1996). *Le père Goriot*. Paris: Garnier-Flammarion. (Publié originalement en 1834-1835).
- BION, W.R. (1979) *Aux sources de l'expérience*, col. Paris: PUF, (Publié originalement en 1962).
- Cahn, R. (1998). *L'adolescent dans la psychanalyse: L'aventure de la subjectivation*. Paris: PUF.
- Chabert, C. (2000). Commencer sa vie d'adulte. *Adolescence* (Commencer sa vie d'adulte), 18(2), 375-378.
- Chagnon, J-Y. (1999), A propos d'un apport original de René Diatkine : Le plaisir de désirer ou la capacité de rêverie. *Psychiatrie de l'Enfant*, (1-1999), 5-26.
- Chagnon, J-Y, Houssier, F. (2012). L'illusoire attente d'une demande: de quelques aménagements thérapeutiques nécessaires pour les adolescents violents. *Adolescence*, 82, 919-933.
- Diatkine, R. (1985). Devenir adolescent, rester adolescent. In Alléon, A. M., Morvan, O., & Lebovici, S. *Adolescence terminée, adolescence interminable* (pp. 57-67). Paris: PUF.



- Diatkine, R. (1994). *L'enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie*. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Emmanuelli, M. (2005). *L'adolescence*. Paris: PUF, Que sais-je?
- Falque, O. (2000). « Point de lendemain ». Adolescence terminée, adolescence interminable, devenir « adulte » ?, *Adolescence (Commencer sa vie d'adulte)*, 18(2), 681-704.
- Freud, S. (1985). Le créateur littéraire et la fantaisie, *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (pp. 31-46). Paris: Gallimard. (Publié originalement en 1908).
- Freud, S. Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques. *Résultats, Idées, Problèmes, I, 1890-1920* (pp. 135-143). Paris: PUF, 1984. (Publié originalement en 1911).
- Gutton, P. (1991). *Le pubertaire*. Paris: PUF.
- Jeammet, P. (2000). Gérer la place de l'infantile? *Adolescence (Commencer sa vie d'adulte)*, 18(2), 419-431.
- Jeammet P. (1990). Les destins de la dépendance à l'adolescence. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 38 (4-5): 190-199.
- Kestemberg, E. (1999). *L'adolescence à vif*. Paris : PUF.
- Richard, F. (2001). *Le processus de subjectivation à l'adolescence*. Paris: Dunod.
- Schnitzler, A. (1989). *Le chemin solitaire*. Paris: Actes Sud. (Publié originalement en 1904).
- Vincent, M. (1988), Moi votre enfant devenu adolescent, *Conflictualités, Annales Internationales de Psychiatrie de L'adolescence, C.T.N.E.R.H.I.*, 171-187.